



**HAL**  
open science

## Des champs d'émergence

Antonio da Cunha, Laurent Matthey

► **To cite this version:**

Antonio da Cunha, Laurent Matthey. Des champs d'émergence. Antonio da Cunha; Laurent Matthey. La ville et l'urbain: des savoirs émergents, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp.11-32, 2007, 978-2-88074-741-1. hal-04294746

**HAL Id: hal-04294746**

**<https://hal.science/hal-04294746>**

Submitted on 20 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dans les années 1960, la ville et l'urbain ont constitué un champ privilégié de construction et développement de la Nouvelle géographie. Les méthodes quantitatives permettaient de mieux mesurer le changement urbain, d'en dégager et d'en analyser les structures; la conviction que l'espace n'est pas qu'un donné mais un produit social ouvrait la voie à une géographie plus radicale dans sa portée politique; le désir de faire de «l'homme la mesure de toute chose» conduisait enfin à envisager l'épaisseur existentielle des territoires de la ville.

Or, le monde change. Le XXI<sup>e</sup> siècle promet d'être passionnant. Les villes se métropolisent. La question de la durabilité de leur système se pose avec acuité. L'habitabilité des territoires fait question. Aussi, qu'en est-il aujourd'hui de ce champ de la connaissance géographique? Quels sont les objets émergents des savoirs relatifs à la ville et l'urbain? Quels sont les critères ou les conditions de leur développement souhaitable?

Trois générations de géographes, rassemblés ici à la demande de **Jean-Bernard Racine**, posent un regard réflexif, critique et prospectif sur leur pratique et connaissance de la ville et l'urbain, produisant par la même une cartographie des savoirs qui, à l'état naissant, ne s'inscrivent pas moins dans une tradition géographique.

AVEC LES CONTRIBUTIONS DE:

ANTOINE BAILLY | SUSAN BALL-PETSIMERIS | BRIAN J. L. BERRY | ANNE-CLAUDE BERTHOUD  
| LAURA BEATTIE | BÉATRICE BOCHET | YVES BONARD | LARRY BOURNE | ANNE BUTTIMER  
| PAUL CLAVAL | MICHELINE COSINSCHI | JEAN-PHILIPPE DIND | ANTONIO DA CUNHA |  
WAYNE DAVIES | MIRON DENAN | JEAN-PAUL FERRIER | JEAN-PIERRE GAUDIN | ANNICK  
GERMAIN | SHAKED GILBOA | MARIA GRAVARI-BARBAS | SANDRA GUINAND | HEIDI  
HOERNIG | CHRISTIAN KAISER | JACQUES LÉVY | DAVID LEY | LAURENCE LIÉGEOIS |  
ODETTE LOUISET | LAURENT MATTHEY | MATHIEU PELLETIER | PETROS PETSIMERIS | DENISE  
PUMAIN | CLAUDE RAFFESTIN | DENIS RETAILLÉ | HENRI REYMOND | CÉLINE ROZENBLAT  
| IZHAK SCHNELL | MARIANNE THOMANN | CATHERINE TRUELLE | DEVIS TUIA | PAUL  
VILLENEUVE

ISBN 978-2-88074-737-4



9 782880 747374 >

Presses polytechniques et universitaires romandes



La ville et l'urbain: des savoirs émergents  
Ouvrage coordonné par Antonio da Cunha et Laurent Matthey

# La ville et l'urbain: des savoirs émergents

Ouvrage coordonné par  
ANTONIO DA CUNHA  
et LAURENT MATTHEY

Presses polytechniques et universitaires romandes

LA VILLE ET L'URBAIN:  
DES SAVOIRS ÉMERGENTS



# LA VILLE ET L'URBAIN: DES SAVOIRS ÉMERGENTS

TEXTES OFFERTS À JEAN-BERNARD RACINE

Ouvrage coordonné par  
ANTONIO DA CUNHA  
et LAURENT MATTHEY

Avec les contributions de:

ANTOINE BAILLY | SUSAN BALL-PETSIMERIS | BRIAN J. L. BERRY | ANNE-CLAUDE  
BERTHOUD | LAURA BEATTIE | BÉATRICE BOCHET | YVES BONARD | LARRY  
BOURNE | ANNE BUTTIMER | PAUL CLAVAL | MICHELINE COSINSCHI | JEAN-  
PHILIPPE DIND | ANTONIO DA CUNHA | WAYNE DAVIES | MIRON DENAN |  
JEAN-PAUL FERRIER | JEAN-PIERRE GAUDIN | ANNICK GERMAIN | SHAKED GILBOA  
| MARIA GRAVARI-BARBAS | SANDRA GUINAND | HEIDI HOERNIG | CHRISTIAN  
KAISER | JACQUES LÉVY | DAVID LEY | LAURENCE LIÉGEOIS | ODETTE LOUISET |  
LAURENT MATTHEY | MATHIEU PELLETIER | PETROS PETSIMERIS | DENISE PUMAIN  
| CLAUDE RAFFESTIN | DENIS RETAILLÉ | HENRI REYMOND | CÉLINE ROZENBLAT  
| IZHAK SCHNELL | MARIANNE THOMANN | CATHERINE TRUDELLE | DEVIS TUIA  
| PAUL VILLENEUVE

Egalement parus chez le même éditeur:

### **Enjeux du développement urbain durable**

Transformations urbaines, gestion des ressources et gouvernances

Antonio Da Cunha, Peter Knoepfle, Jean-Philippe Leresche, Stéphane Narath

### **NTIC et territoires**

Enjeux territoriaux des nouvelles technologies de l'information et de la communication

Edité sous la direction de Luc Vodoz

### **Les territoires de la mobilité. L'aire du temps**

Edité sous la direction de Luc Vodoz, Barbara Pfister Giauque, Christophe Jemelin

### **La métropole et le citoyen**

Les agglomérations urbaines en Suisse vues par leurs habitants

Daniel Kübler

### **Méandres**

Penser le paysage urbain

Edité sous la direction de Pieter Versteegh

Les Presses polytechniques et universitaires romandes sont une fondation scientifique dont le but est principalement la diffusion des travaux de l'École polytechnique fédérale de Lausanne ainsi que d'autres universités et écoles d'ingénieurs francophones. Le catalogue de leurs publications peut être obtenu par courrier aux Presses polytechniques et universitaires romandes, EPFL – Centre Midi, CH-1015 Lausanne, par e-mail à [ppur@epfl.ch](mailto:ppur@epfl.ch), par téléphone au (0)21 693 41 40, ou par fax au (0)21 693 40 27.

[www.ppur.org](http://www.ppur.org)

ISBN 978-2-88074-741-1

Première édition

© 2007, Presses polytechniques et universitaires romandes

CH-1015 Lausanne

Tous droits réservés

Reproduction, même partielle, sous quelque forme  
ou sur quelque support que ce soit, interdite  
sans l'accord écrit de l'éditeur.

Imprimé en France

# Table des matières

---

Liste des auteurs ..... 1

## Introduction

Des champs d'émergence ..... 11

Antonio Da Cunha, Laurent Matthey

---

## Partie I : Entre relation et différence : les savoirs émergents liés à la complexité

Les villes et le paradigme de la complexité..... 35

Denise Pumain

---

De la logique des villes aux ressorts de  
l'urbanité ..... 61

Paul Claval

---

Villes et réseaux « petits-mondes »..... 81

Céline Rozenblat

---

Structuration hiérarchique autosimilaire des réseaux  
de service suisses : une caractérisation par les lois  
de puissance..... 105

Christian Kaiser, Devis Tuia

---

L'exceptionnalisme américain et l'émergence  
de la e-urbanisation..... 121

Brian J.L. Berry

---

**Le processus d'urbanisation crée-t-il de nouvelles divisions urbaines ? L'exemple du Canada ..... 131**

Larry S. Bourne

---

**Partie II : Entre finalité et rupture :  
les savoirs émergents liés à la durabilité**

**La ville dans tous ses états ..... 155**

Claude Raffestin

---

**Métropolisation, contrat géographique,  
habitation durable des territoires ..... 175**

Jean-Paul Ferrier

---

**Continuité - discontinuité de l'urbain et des réponses  
urbanistiques : réflexion sur le champ émergent de  
l'urbanisme durable ..... 187**

Béatrice Bochet, Yves Bonard, Jean-Philippe Dind,  
Sandra Guinand, Marianne Thomann

---

**Une évolution urbaine émergente : de l'ancienne  
symbiose ville-campagne à la future synergie  
des parcs urbains..... 207**

Henri Reymond

---

**L'impatience d'être utiles : connaissance de la  
société et acteurs scientifiques ..... 221**

Jean-Pierre Gaudin

---

**Conflits urbains et humanisation des villes ..... 235**

Paul Villeneuve, Catherine Trudelle, Mathieu Pelletier

---



***Gaia-graphein* : des défis permanents ..... 249**

Anne Buttimer

---

### **Partie III : Entre sens et intention : les savoirs émergents liés à l'identité**

**The flâneur between early-modern arcades  
and late-modern shopping malls ..... 269**

Schnell Izhak, Denan Miron, Gilboa Shaked

---

**L'église allemande à Vancouver : offre de services  
et formation de l'identité ..... 291**

Laura Beattie, David Ley

---

**L'espace public à l'épreuve des religions :  
des paysages pluriels à négocier ? ..... 321**

Annick Germain, Laurence Liégeois et Heidi Hoernig

---

**Greater London :  
cosmopolis ou cité des communautés ? ..... 341**

Susan Ball, Petros Petsimeris

---

**Cité terrestre : la ville comme alternative au sacré ..... 357**

Jacques Lévy

---

**La ville sans plan ..... 365**

Odette Louiset, Denis Retailé

---

**De la fête dans la ville à la ville festive : les faits et les  
espaces festifs, objet géographique émergent ..... 387**

Maria Gravari-Barbas

---

## **Partie IV : Un parcours scientifique au gré des paradigmes émergents**

**Questions à la géographie urbaine ?..... 417**

Antoine Bailly

---

**Itinéraire[s] ..... 427**

Propos recueillis par Micheline Cosinschi

---

**« Quarante ans de carrière » : une biobibliographie  
de Jean-Bernard Racine..... 445**

## **Partie V : Ouvertures...**

**La construction de la connaissance géographique :  
le récit de voyage comme représentation ..... 467**

Wayne Davies

---

**Viser les marges pour atteindre l'essence ..... 481**

Anne-Claude Berthoud

---

## Liste des auteurs

---

- Antoine Bailly, professeur honoraire à l'Université de Genève, a enseigné en France, au Canada, aux États-Unis et au Portugal. Spécialiste de géographie urbaine et économique, il a publié plus de 30 ouvrages et 300 articles. Il a développé de nouvelles approches en géographie des représentations et du bien-être, ainsi qu'en pédagogie de la géographie. Il préside actuellement la Commission de géographie appliquée de l'UGI et le Conseil de l'INRA sur le développement régional. Il est *immediate past president* de la Regional science association international. Il a récemment publié : *Pour une santé de qualité en Suisse* (avec M. Bernhardt, M. Gabella – 2003), *Regards d'urbanité : Parcours, recherches et pistes dans la ville* (2004).
- Susan Ball-Petsimeris est maître de conférences, à l'Université Paris 8 et chercheur à l'EA 1569 « Transferts critiques et Dynamique des savoirs (domaine anglophone) ». Elle a obtenu son PhD en planification territoriale à Oxford Brookes University. De 1989 à 1997, elle a travaillé comme analyste des marchés immobiliers britanniques effectuant des recherches tant pour le gouvernement que pour des organisations privées. Ses domaines de recherche sont les politiques urbaines en Grande-Bretagne, le patrimoine urbain, le marketing urbain, la ségrégation et les politiques d'intégration. Parmi ses publications : *The Value of conservation ? A literature review of the economic and social value of the cultural built heritage* (avec G. Allison, P. Cheshire, A. Evans, M. Stabler –1996), « London office development and marketing » (1998), « Urban policy under New Labour : a new dawn ? » (2004).
- Laura Beattie a obtenu un bachelors à l'Université de Guelph (Ontario) et un diplôme de master en géographie à l'Université de Colombie-Britannique (Vancouver). Elle travaille actuellement pour le Secrétariat général de l'Université de Guelph.
- Brian J.L. Berry est professeur d'économie politique et doyen de l'École des sciences économiques et politiques de l'Université du Texas (Dallas). Figure de renom de l'analyse spatiale, ses travaux portent notamment sur la théorie de la localisation, le développement urbain et régional, ou encore les cycles longs des changements sociaux, économiques et politiques. Il a obtenu le prix Vautrin Lud (« Nobel » de géographie) en 2005.
- Anne-Claude Berthoud est professeur ordinaire de linguistique à l'Université de Lausanne. Elle est également présidente de l'Académie suisse des sciences sociales et humaines et vice-présidente du Conseil européen pour les langues. Ses champs de recherche sont l'analyse de l'interaction verbale, l'acquisition des langues, le plurilinguisme et la construction discursive des connaissances. Elle dirige actuellement un projet de recherche européen du 6<sup>e</sup> Programme-cadre, réunissant 20 universités européennes, intitulé « Dynamiques des langues et gestion de la diversité ».
- Béatrice Bochet, maître-assistante à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne et chargée de cours à l'Université de Neuchâtel, est urbaniste et docteure en géographie. Ses domaines de recherche se situent à deux niveaux : le référentiel de la ville durable, les formes du développement urbain durable, les théories de l'urbanisme dont les

nouveaux courants nord-américains (*new urbanism*), ainsi que la géographie des émotions et du sensible urbain (« Connaître et penser la ville : Plaidoyer pour l'exploration des affects et des émotions dans la géographie urbaine » (avec J.-B. Racine – 2002).

Yves Bonard, géographe et urbaniste, est assistant-doctorant à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne. Il s'intéresse actuellement aux nouvelles pratiques de l'urbanisme, sous l'angle de l'écologie et de la gestion du patrimoine.

Larry S. Bourne est professeur émérite de géographie et d'aménagement à l'Université de Toronto où il a été directeur du *graduate planning program* et directeur ad interim du nouvel observatoire interdisciplinaire des villes. Larry S. Bourne est membre de la Société royale du Canada, dont il a obtenu, en 2004, la Médaille Massey pour sa contribution majeure à la géographie, notamment du point de vue des politiques urbaines et des études de la pauvreté. Il a par ailleurs été président de l'Association canadienne des géographes et du Conseil nord-américain des Sciences régionales. Il est l'auteur de plus de 230 publications (livres et articles) destinées à un public académique, professionnel ou de chercheurs. Parmi ses dernières publications : *People and places: A Portrait of the evolving social geography of the greater Toronto region* (2000) ; « Urban geography in transition: A Perspective on the 1980s and beyond » (2003) ; « How cities grow: A Study of time series data for Canadian cities (2005) ; « The Migration-Immigration link in Canada's Gateway cities » (avec F. Hou – 2006). « Ghettoes in Canadian cities? Racial segregation, ethnic enclaves and poverty concentration in Canadian urban areas » (avec A. Walks – 2006).

Anne Buttimer est professeur honoraire à l'Université de Dublin, membre de la Royal Irish Academy, de la Royal Geographical Society (R.-U.) et de l'*Academia Europaea*. Elle a été professeur et chercheur invité en Belgique, au Canada, en France, en Écosse, en Suède et aux États-Unis. Ses centres d'intérêts académiques sont l'histoire et philosophie des sciences, la géographie urbaine et sociale, les migrations et l'identité, l'expérience environnementale, la nature et la culture, l'environnement et le développement soutenable, les dimensions humaines du changement global. Elle a récemment publié *Sustainable Landscapes and Lifeways. Issues of scale and appropriateness* (2001) ; « Human Geography as Social Science: Retrospect and Prospect » (2003) ; *One Earth – Many Worlds* (2004) ; *By Northern Lights. On the making of geography in Sweden* (avec T. Mels – 2006).

Paul Claval est professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne. Son œuvre a concerné tous les aspects de la discipline. Elle s'est particulièrement attachée à l'histoire de la pensée géographique et aux problèmes épistémologiques qu'elle a rencontrés. Elle traite aussi de l'organisation régionale de l'espace et de la logique des villes. Il a récemment publié *La géographie du XXI<sup>e</sup> siècle* (2003), *Causalité et géographie* (2003), *La fabrication du Brésil* (2004), *Chroniques de la géographie économique* (2005), *Géographies et géographes* (2006), *Géographie régionale : De la région au territoire* (2006).

Micheline Cosinchi, professeure associée à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne, a été (2003-2006) la première vice-doyenne aux affaires académiques de la Faculté des géosciences et de l'environnement de cette même université. Collaborant dès 1974 avec J.-B. Racine, elle a participé, à l'Université d'Ottawa, aux balbutiements « francophones » des paradigmes de la géographie théorique et quantitative. Bien qu'elle n'ait pas délaissé l'approche méthodologique en géographie, et plus spécialement en cartographie, ses recherches s'inscrivent, depuis 1996, dans l'épistémologie de la cartographie, où elle développe une approche empruntant la voie d'une logique de l'entre-deux – dite « logique ternaire » (*Entre transparence et miroitement, la transfiguration cartographique : pour une épistémologie ternaire de la cartographie* [2003]), tentant de dépasser le binarisme dominant.

- Antonio Da Cunha est professeur à l'Université de Lausanne, directeur de l'Institut de géographie et de l'Observatoire de la ville et du développement urbain. Il a fondé la revue *Urbia – Les Cahiers du développement urbain durable* et la feuille d'information *Vues sur la ville*. Publications récentes : *Développement durable et aménagement du territoire* (avec J. Ruegg – 2003), *Métropolisations, villes et agglomérations : structures et dynamiques socio-démographiques des espaces urbains* (avec J.-F. Both – 2004) ; *Enjeux du développement urbain durable, Transformations urbaines, gestion des ressources et gouvernance* (avec J.-P. Leresche, P. Knoepfel, S. Narath – 2005).
- Wayne Davies, diplômé de l'Université du Pays-de-Galles, a enseigné aux Universités de Southampton et de Swansea, avant de partir au Canada. Professeur de géographie à l'Université de Calgary depuis 1975, il a été doyen associé de la Faculté des *Graduate Studies* et membre actif de la Commission urbaine de l'Union géographique internationale. De 1999 à 2001, il a été professeur invité (Craig Dobbin) à l'Université de Dublin. Il est l'auteur/éditeur de 10 ouvrages et de plus de 120 articles et chapitres de livres, principalement dans les revues *Urban geography* et *Methods-Philosophy of geography*, aussi bien que d'études historiques du Pays de Galles.
- Miron Denan est doctorant au Département de géographie et d'environnement humain de l'Université de Tel-Aviv. Sa thèse de doctorat, placée sous la direction de Izhak Schnell, analyse – dans la littérature israélienne – les divers dispositifs de représentation de la ville israélienne moderne, spécifiquement de la ville de Tel-Aviv. Ses recherches portent sur les représentations paysagères aussi bien en littérature qu'en arts visuels. Il s'intéresse par ailleurs à l'histoire et l'épistémologie de la géographie culturelle.
- Jean-Philippe Dind est géographe et urbaniste, assistant-doctorant à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne et chargé de projet à *Team+* (Lausanne). Il s'intéresse en particulier aux pratiques de l'urbanisme sous l'angle du développement durable, notamment à la question de la convivialité et de l'intégration des espaces collectifs dans les projets d'aménagement. Un autre domaine de recherche est l'intégration de l'urbanisme aux situations de reconstruction après les catastrophes naturelles.
- Jean-Paul Ferrier est professeur émérite de géographie à l'Université d'Aix-Marseille. Ses livres et articles veulent participer au développement d'une science géographique théorique et quantitative attentive aux lieux, leurs nouveautés et leurs habitants, dans une problématique post-urbaine. Il développe ses conceptions dans des livres qui se réfèrent à Antée : *Antée 1 : La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire, ou le métier des géographes* (1984), *Antée 2. Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires* (1998), *Antée 3* (à paraître – portera sur l'esthétique des territoires). Il a publié récemment, avec A. Berque et M. Sauzet, *Entre Japon et Méditerranée : Architecture et présence au monde* (1999) et, avec J.-P. Hubert et G. N., *Alter-géographies : Fiches disputables de géographie* (2005).
- Jean-Pierre Gaudin est politologue, juriste et géographe. Spécialiste de l'analyse des politiques publiques, de l'action publique et de la gouvernance, il est professeur de science politique à l'Institut d'Études politiques d'Aix-en-Provence (Université Paul Cézanne, Aix-Marseille III). Il a récemment publié : *L'action publique : Sociologie et politique* (2004) ; *La démocratie participative* (2007).
- Annick Germain est professeur-chercheur titulaire à l'INRS « Urbanisation, Culture et Société ». Sociologue urbain, ses intérêts particuliers de recherche sont la vie de quartier, l'immigration et la gestion municipale de la diversité. Elle est co-auteur avec D. Rose du livre *Montréal: The Quest for a Metropolis* (2000).
- Shaked Gilboa est doctorante au Département de géographie et d'environnement humain de l'Université de Tel-Aviv. Elle a récemment achevé une dissertation de thèse intitulée :

*Shopping Malls as Places in the Late Modern Age*. Ses domaines de recherches comprennent l'analyse des processus tant globaux que locaux, la conception et la gestion des espaces de consommation, l'identité et le comportement du consommateur.

Maria Gravari-Barbas est architecte et géographe. Elle est professeur à l'Université d'Angers et chercheur au Carta – UMR ESO. Ses recherches s'inscrivent dans une approche de géographie sociale et culturelle. Elle s'intéresse plus particulièrement aux questions relatives au patrimoine, à la culture, aux événements festifs en rapport avec la production de l'espace. Elle a publié : *Habiter le Patrimoine : Enjeux, approches, vécu* (2005) ; *Regards croisés sur le patrimoine à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle* (en collaboration avec S. Guichard-Anguis – 2003), *Lieux de culture – Culture des lieux. Production(s) culturelle(s) locale(s) et émergence de lieux : dynamiques, acteurs, enjeux* (en collaboration avec Ph. Violier – 2003).

Sandra Guinand est politologue et urbaniste, assistante-doctorante à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne et chargée de projet à ABA-Partenaires, Lausanne. Ses domaines de recherche sont la régénération urbaine, le renouvellement urbain et le patrimoine bâti.

Heidi Hoernig est post-doctorante à l'INRS-UCS. Elle a fait son doctorat en urbanisme à l'Université de Waterloo, sur le thème des enjeux de l'aménagement des nouveaux lieux de culte et sa thèse a pour titre : *La religion dans les banlieues : expériences d'aménagement des lieux de culte des communautés religieuses des immigrants récents*.

Christian Kaiser est doctorant à l'Institut de géographie à l'Université de Lausanne. Il est spécialiste SIG et travaille sur le projet de recherche *Urbanization regime and environmental impact: analysis and modelling of urban patterns, clustering and metamorphoses*. L'objectif de ce projet soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique est de développer des méthodes de modélisation et simulation urbaine afin de mieux comprendre les processus d'urbanisation et d'étalement urbain.

Jacques Lévy est géographe, professeur à l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Il y dirige le laboratoire « Chôros » et l'Institut du développement territorial (Inter). Ses centres d'intérêts principaux sont la théorie de l'espace des sociétés, les villes et l'urbanité, l'Europe, la mondialisation et l'épistémologie des sciences sociales. Il codirige la revue *EspacesTemps.net* et la collection *Espaces en société* aux Presses polytechniques et universitaires romandes. Parmi ses cinq cents publications, on peut noter : *L'espace légitime* (1994), *Eggéographies* (1995), *Le tournant géographique* (1999), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (co-dir. avec M. Lussault – 2003), *Les sens du mouvement* (co-dir. avec S. Allemand et Fr. Ascher – 2005), *Penser l'espace pour lire la vieillesse* (avec P. Brunel, Cl. Attias-Donfut, J. Morval – 2006), *Milton Santos, philosophe du mondial, citoyen du local* (2007).

David Ley est professeur de géographie à l'Université de Colombie-Britannique à Vancouver. Spécialiste de géographie sociale, ses recherches portent actuellement sur l'immigration et l'urbanisation. Il travaille à un ouvrage – *Millionaire migrants* – qui étudie les mouvements transnationaux (entre l'Asie de l'Est et Canada) des populations chinoises.

Laurence Liégeois est doctorante en Études urbaines à l'INRS-UCS et réalise sa thèse en cotutelle avec le Département de géographie de l'Université Bordeaux 3, sous la direction de Jean-Pierre Augustin. Son travail porte sur les stratégies de planification culturelle des espaces publics des villes nord-américaines.

Odette Louiset est maître de conférence à l'Université de Rouen. Depuis 1983, ses travaux portent sur la société urbaine indienne. La spécificité culturelle des villes est questionnée dans une perspective comparatiste. Cette réflexion la conduit à reprendre le concept de ville

vu depuis l'Inde et à repenser les apports de la géographie culturelle à la géographie générale. Elle est membre du laboratoire « Ailleurs ».

Laurent Matthey est maître-assistant suppléant à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne. Ses champs de recherche actuels sont la narratologie du texte scientifique, le statut épistémologique du texte littéraire en géographie, l'histoire et les modalités du tourisme de proximité (ou l'exotisation du proche).

Mathieu Pelletier a obtenu une maîtrise en géographie de l'Université Laval en 2001. Étudiant-chercheur au Centre de recherche en aménagement et développement de la même université, il participe aux travaux de la Chaire de recherche du Canada en aide à la décision territoriale sous la responsabilité de Florent Joerin. Boursier du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture, il prépare une thèse de doctorat en aménagement du territoire et développement régional intitulée : *La décision territoriale en conflit : Analyse de la distribution spatiale et temporelle de l'activité conflictuelle, ville de Québec, 1989 – 2000*.

Petros Petsiméris est professeur de géographie à l'Université Paris 1, Panthéon-Sorbonne, et *visiting professor* à l'Université de Barcelone. Il est membre du groupe de recherches Géographie-cités (UMR 8504 CNRS). Il a étudié l'architecture au Politecnico de Turin, l'urbanisme au Politecnico de Milan et la géographie (Doctorat et HDR à l'Université de Caen). Ses travaux portent sur les processus d'urbanisation, la division sociale de l'espace et la gentrification en Europe. Il a été *Urban studies senior research fellow* à l'Université de Glasgow et professeur invité en Italie, en Espagne, au Royaume-Uni et au Mexique. Parmi ses publications : « Ethnic and social division of a world city » (2000), « Counter urbanization in Italy » (2002), « Population deconcentration in Italy, Spain and Greece : A first comparison » (2004), « Out of squalor and towards another urban renaissance? Gentrification and neighborhood transformations in southern Europe » (2005).

Denise Pumain, professeur à l'Université Paris I, membre de l'Institut universitaire de France, est spécialiste de géographie urbaine et de modélisation en géographie. Elle a fondé l'équipe P.A.R.I.S., devenue UMR Géographie-cités. Fondatrice (1996) de la revue électronique Cybergeog (www.cybergeog.eu). Présidente de la Commission de Géographie urbaine de l'U.G.I. (1992-2000), Directeur de la collection « Villes » (Anthropos). Médaille de bronze du CNRS, chevalier de la Légion d'Honneur, docteur *honoris causa* de l'Université de Lausanne. Publications : *La dynamique des villes* (1982), *Atlas des villes françaises* (1989), *Villes et auto-organisation* (1989), *La France* (vol. 2 de la Géographie universelle, 1990), *Encyclopédie de géographie* (1992), *L'Espace des villes* (1995), *Données urbaines* (5 vol.), *Le système des villes européennes* (1994), *Analyse spatiale* (2 vol., 1997 et 2001), *Hierarchy in natural and social sciences* (2006).

Claude Raffestin, géographe, est professeur honoraire à l'Université de Genève. Il a été professeur invité dans plusieurs universités en Europe et aux États-Unis. Lauréat du Prix quadriennal de la Ville de Genève pour les sciences humaines en 2003 et lauréat du Mérite alpin en 2004, il préside à Turin le comité scientifique chargé de la réalisation d'un musée du paysage. Il a publié quinze livres et plus de deux cents articles, notamment dans le domaine de la géographie politique (*Pour une géographie du pouvoir* [1980]) et de l'histoire et épistémologie de la géographie (*Géopolitique et histoire* [1995] – avec D. Lopreno, Y. Pasteur). Parmi les plus récents : « Turin ou la capitale paradoxale » (2004), « Conflits et guerre » (2005), « L'actualité et Michel Foucault » (2005).

- Denis Retaillé est professeur à l'Université de Rouen. Après l'agrégation, ses travaux s'orientent, de 1976 à 1993, sur les nomades sahéliens puis sur la mondialisation, en transférant les concepts du nomadisme à l'espace mondialisé (1990-2003). Ses travaux actuels s'attachent à définir « l'espace mobile » par une observation critique des implicites anthropologiques contenus dans « l'espace du contrat ». Il travaille (depuis 2003) également à une révision de l'axiomatique culturelle de la géographie. Il dirige le laboratoire « Ailleurs » de l'Université de Rouen.
- Henri Reymond est professeur honoraire à l'Université Louis Pasteur (Strasbourg). Spécialiste de la théorie des systèmes en géographie, d'échantillonnage spatial et d'écologie urbaine factorielle, il est l'auteur, en collaboration avec J.-B. Racine, de *L'analyse quantitative en géographie*. Il a dernièrement publié, en collaboration avec C. Cauvin et R. Kleinschmager *L'espace géographique des villes : Pour une Synergie Multistrates* (1998).
- Céline Rozenblat est professeure à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne. Après avoir fait sa thèse à l'équipe P.A.R.I.S, elle a été maître de conférences en géographie à l'Université Montpellier III et enseignant-chercheur à la Maison de la Géographie entre 1992 et 2006. Elle a publié en collaboration avec N. Cattan, D. Pumain et Th. Saint-Julien, *Le système des villes européennes* (1994, remis à jour en 1999) ainsi que *Les villes européennes : analyse comparative* (avec P. Cicille – 2003). Elle développe à la fois des recherches théoriques et empiriques sur les systèmes des villes en Europe et dans le monde, notamment à travers l'étude des réseaux des entreprises multinationales. Ses travaux cherchent à approfondir la notion d'intégration réticulaire et de positions relatives des villes dans des systèmes d'interdépendances multiscalaire. Elle coordonne actuellement le projet transdisciplinaire Spangeo « Spatial Networks in Geography ».
- Izhak Schnell est professeur de géographie sociale et culturelle au Département de géographie et d'environnement humain de l'Université de Tel-Aviv. Ses recherches sont consacrées aux espaces sociaux urbains, à l'entrepreneuriat ethnique. Il s'intéresse encore à l'exposition humaine aux facteurs quotidiens de stress liés à l'environnement et à l'interprétation des paysages.
- Marianne Thomann est géographe, assistante-doctorante à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne. Ses domaines actuels de recherche sont le développement urbain durable et la régénération urbaine.
- Catherine Trudelle a été boursière postdoctorale Fulbright au Département de sociologie de l'Université Stanford pendant l'année 2006. De 2001 à 2005, elle a été étudiante-chercheuse en doctorat à l'École supérieure d'aménagement du territoire et de développement régional de l'Université Laval et membre du Centre de recherche en aménagement et développement de la même université. Elle effectue ses recherches sur l'activité conflictuelle, et plus spécifiquement, sur les conflits urbains. Sa thèse de doctorat, soutenue en novembre 2005, porte sur la participation des femmes aux conflits urbains de la région de Québec.
- Devis Tuia est assistant à l'Institut de géographie à l'Université de Lausanne. Ses domaines de spécialisation sont l'analyse de données, les machines learning, la télédétection en milieu urbain, et l'intégration/fusion de données. Il travaille actuellement sur le projet de recherche, soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, *Urbanization regime and environmental impact: analysis and modelling of urban patterns, clustering and metamorphoses*.
- Paul Villeneuve est professeur à l'École supérieure d'aménagement du territoire et de développement régional de l'Université Laval et chercheur au Centre de recherche en aménagement et développement de la même université. Il poursuit depuis plusieurs



années des recherches en géographie humaine au Québec et au Canada, entre autres dans les régions métropolitaines. Ses principaux travaux portent sur les rapports sociaux entre les femmes et les hommes.



Antoine **BAILLY** | Susan **BALL-PETSIMERIS** Brian  
J.L. **BERRY** | Anne-Claude **BERTHOUD** | Laura  
**BEATTIE** | Béatrice **BOCHET** | Yves **BONARD** |  
Larry **BOURNE** | Anne **BUTTNER** | Paul  
**CLAVAL** | Micheline **COSINSCHI** | Jean-Philippe  
**DIND** | Antonio **DA CUNHA** | Wayne **DAVIES** |  
Miron **DENAN** | Jean-Paul **FERRIER** | Jean-Pierre  
**GAUDIN** | Annick **GERMAIN** | Shaked **GILBOA** |  
Maria **GRAVARI-BARBAS** | Sandra **GUINAND** |  
Heidi **HOERNIG** | Christian **KAISER** | Jacques  
**LÉVY** | David **LEY** | Laurence **LIÉGEOIS** |  
Odette **LOUISET** | Laurent **MATTHEY** |  
Mathieu **PELLETIER** | Petros **PETSIMERIS** |  
Denise **PUMAIN** | Claude **RAFFESTIN** |  
Denis **RETAILLÉ** | Henri **REYMOND** | Céline  
**ROZENBLAT** | Izhak **SCHNELL** | Marianne  
**THOMANN** | Catherine **TRUELLE** | Devis  
**TUIA** | Paul **VILLENEUVE**

## Introduction



## **Des champs d'émergence**

Antonio Da Cunha, Laurent Matthey

---

### **La ville et l'urbain : des savoirs émergents ?**

La géographie contemporaine constitue un espace privilégié de créativité : les artisans de la raison géographique reconstruisent en permanence de « nouvelles » catégories de pensée et de « nouveaux » objets de savoir. De fait, si les règles de l'art de la pratique scientifique réclament du chercheur qu'il explicite de manière univoque et claire la manière dont il pense et le lieu d'où il parle, force est de reconnaître que l'histoire récente de notre discipline montre qu'il est souvent difficile de s'en tenir à cette règle générale, tant est forte la tentation d'y combiner des savoirs, méthodes, concepts et lexiques divers, multiples sinon hétérogènes. La discipline semble s'être constituée comme une invitation récurrente à une pensée complexe et apparaît comme résolument « poly-scopique », dans le sens où il s'y agit de décentrer en permanence son point de vue. Ainsi, la géographie se pose comme une discipline non pas de « carrefour », mais de « frontières », déjouant constamment les cloisonnements disciplinaires établis.

La biographie de J.-B. Racine est exemplaire de cette configuration de la discipline. Son parcours scientifique constitue, à lui seul, un analyseur de l'évolution de la géographie moderne : il manifeste la diversification des approches, la complexification des champs du savoir, la pluralité des méthodes, le dialogue des paradigmes, mais aussi l'affaiblissement progressif des critères de scientificité caractéristiques de la méthodologie positiviste, notamment au profit de critères propres au langage herméneutique qui anime notre espace disciplinaire. En témoigne sa bibliographie : une thèse d'université consacrée à l'étude de l'« appropriation du sol rural par les

citadins dans les Alpes-Maritimes » (1966)<sup>1</sup>, une thèse d'État (1973) portant sur la « croissance du Grand Montréal », un intérêt pour la géographie théorique et quantitative (*L'Analyse quantitative en géographie* [1971]), une réflexion sur les méthodes et l'épistémologie de la discipline (*Problématiques de la géographie* [1981]), un souci de l'ouverture disciplinaire et de la transcendance (*La ville entre Dieu et les hommes* [1993]), et enfin une sensibilité pour l'influence des valeurs dans la pratique de la géographie (« Entre pluralisme et complexité : le rôle des valeurs dans la pratique et l'apport de la géographie humaine » [2006])...

Cette image d'une discipline polymorphe, composite du point de vue de ses références, de la diversité de ses appareillages notionnels et méthodologiques, se manifeste de manière particulière dans l'approche géographique de la ville et l'urbain. Il faut sans doute y voir la conséquence de ce que la ville et l'urbain ont constitué un champ privilégié de construction et développement de la Nouvelle géographie. Dans les années 1960, les méthodes quantitatives permettaient de mieux mesurer le changement urbain, d'en dégager et d'en analyser les structures ; la conviction que l'espace n'est pas qu'un donné mais un produit social ouvrait la voie à une géographie plus radicale dans sa portée politique ; le désir de faire de « l'homme la mesure de toute chose » (Ley, Samuels, 1978 – notre traduction) conduisait enfin à envisager l'épaisseur existentielle des territoires de la ville. La ville et l'urbain se prêtaient d'autant plus à ces opérations scientifiques qu'ils s'inscrivent dans un régime épistémique qui est celui du « fait social total » (Mauss, 1923-1924 [1995]).

Objets géographiques pouvant être représentés comme des systèmes à la fois ouverts et fermés, autonomes et interdépendants, organisés et chaotiques, les villes et agglomérations urbaines permettaient effectivement de décliner dans l'historicité de leurs rapports multiples, de leurs structures, de leurs régimes d'interaction toute la richesse et toute la complexité du savoir géographique. Techno-nature, nature transformée en espace construit, organisé et approprié par l'homme, l'urbain constituait aussi un espace pouvant faire l'objet d'identifications individuelles et collectives. La ville et l'urbain favorisaient ainsi un déplacement du regard, qui, du

---

1 Pour des références bibliographiques complètes des livres et articles de J.-B. Racine cités dans cette introduction, le lecteur voudra bien se reporter à la section biobibliographique du présent ouvrage.

« concret », de l'« évident », se portaient vers les « dimensions cachées », qu'elles soient économiques, politiques, sociales, écologiques, culturelles, psychologiques. Si bien que la ville et l'urbain se sont posés comme un des catalyseur possible du projet qui consistait à s'éloigner des « faits de nature », au profit d'autres cadres d'analyses.

Le parcours intellectuel de J.-B. Racine est ici encore exemplaire. Il fera effectivement de la ville et l'urbain, le propos de l'essentiel de sa pratique disciplinaire, usant de cet espace thématique pour investir différents sous-champs de la discipline : la géographie des religions (*La ville entre Dieu et les hommes* [1993]), la géographie des représentations (« Entre Chaman et Méphisto : Les villes ont-elles une âme ? Quelques réflexions sur la recherche et l'exploitation des «identités» urbaines » [1994]), la géographie humaniste (« Lausanne entre les lignes : Exploration d'une géographie littéraire » [2004]), la géographie du tourisme (« La ville alpine entre flux et lieux, entre pratiques et représentations » [1999]), la problématique des rapports sociaux de sexe (« Où sont-elles ? Quelques perspectives sur les rapports entre géographie et féminisme ou la géographie au féminin » [2000]), la géographie des études culturelles (« Marginalisation of wheelchair-bound people as violence: In search of supportive urban environments » [2005])... Un « fait social total » permet effectivement d'objectiver les différentes dimensions constitutives du *socius*.

\* \* \*

La géographie (et singulièrement la géographie urbaine) de ces trente dernières années se manifestant comme champ permanent d'invention (à un point tel que d'aucuns estiment qu'elle n'est pas encore revenue à un régime de science normale), il nous a donc semblé que le meilleur hommage à rendre à J.-B. Racine, consistait à collaborer à la collecte et articulation d'éléments susceptibles d'esquisser, du point de vue de la géographie urbaine, des *savoirs émergents*.

## **Entre tradition et changement : les processus d'émergence**

La notion de savoir émergent renvoie, chez les épistémologues, à deux approches différentes. La première est celle des savoirs qui ne sont pas encore formalisés, peut-être pas même nommés (selon A. Giordan),

et qui doivent servir à penser une « nouvelle » réalité. La seconde, qui s'inscrit dans une perspective plus ethnométhodologique, renvoie aux savoirs considérés comme propriétés résultantes de l'interaction. Ces deux définitions posent des questions de méthode épistémologique (par exemple, comment étudier les procédés et contenus de connaissance d'un corpus non consolidé ?), de méthode ontologique (par exemple, comment parler de ce qui n'est pas même nommé ?) et enfin de méthode historique (par exemple, comment accomplir une histoire immédiate d'une discipline ?). Cet ensemble d'écueils peut néanmoins être aisément contourné en considérant la *dynamique temporelle de nos schèmes de pensée disciplinaire*.

Partant du postulat que le monde objectal est toujours à « réinventer par le sujet » (Watzlawick, 1988), que la connaissance est un « projet » (Lemoigne, 1994), il apparaît en effet que les cadres conceptuels des connaissances géographiques – mais aussi les phénomènes qu'ils visent – sont produits par des artifices cognitifs propres à chaque contexte social et historique. Ce postulat n'implique, de manière mécanique, pas une conception discontinuiste du temps, mais permet au contraire d'envisager la production dialogique de nos connaissances.

T.S. Kuhn (1962 [2000]) a montré, par l'intermédiaire de la notion de paradigme, le caractère irréversiblement situé, dans le temps et l'espace, de toute procédure d'objectivation. Mais s'il mobilise souvent un vocabulaire de la « rupture » et de l'« incommensurabilité », il active aussi un lexique qui est celui de la « durée » et du « comparable » : la pratique scientifique est animée d'une « tension essentielle » (Kuhn, 1990 [1997]) entre « tradition et changement » (*ibid.*), « science normale » et « anomalie ». Des « faits » résistent à l'analyse et nécessitent un changement de lunettes conceptuelles, la production d'un autre univers sociocognitif. De ce point de vue, l'émergence de nouveaux objets de savoir renvoie effectivement au régime de la rupture par laquelle la science progresse ; l'émergence s'accomplit à la lisière d'une géographie considérée comme stabilisée en tant que science normale. Or cette conception n'implique pas nécessairement une temporalité faite de sautes et de cassures. On le sait, l'interrogation scientifique se construit en référence à des pratiques existantes et des discours qui, normalisés, restent néanmoins susceptibles de questionnement. « L'observation scientifique – dit G. Bachelard – est toujours une observation polémique ; elle confirme ou infirme une thèse



antérieure, un schéma préalable, un plan d'observation ; elle montre en démontrant [...] elle reconstruit le réel après avoir reconstruit les schémas » (Bachelard, 1934 [1978]).

De fait, l'émergence de nouveaux objets de savoir est toujours inscrite dans un contexte et une durée. Elle reformule des héritages ; elle use de la caisse à outils conceptuels alimentée par l'histoire d'une discipline. Elle mobilise ce qu'on appelle un œil ou une imagination disciplinaire : regard de l'historien, œil du géographe, « imagination sociologique » (Mills, 1959 [1997]), « imagination géographique » (Raffestin, 1983). De sorte que, si les paradigmes se succèdent, il reste que – dans le *temps long* – le « travail scientifique du géographe » (Ferrier, 2003 : 913) garde une certaine cohérence, puisqu'il consiste (pour le dire dans des mots qui sont, eux, récents) à effectuer des opérations entre une « portion du «réel», le territoire [...] et sa construction théorique, l'espace géographique » (*ibid.*).

Les textes rassemblés ici font travailler un œil et une imagination géographiques dans un cadre très précis qui est celui du travail scientifique du géographe. Admettant que ce travail scientifique recourt à des outils qui sont les outils usuels des sciences de l'homme et de la société et qui vont des méthodes quantitatives aux pratiques empathiques, admettant que la façon d'exprimer ce travail scientifique est susceptible de mobiliser un langage parfois logico-formel, parfois empirico-formel, parfois herméneutique (Ladrière, 1995) qui détermine son régime spécifique de scientificité et ses critères contextuels de recevabilité, ces textes esquissent les linéaments d'une pratique ouverte et tolérante, témoignant de différentes façons disciplinaires. Et en ce sens, ils constituent un véritable miroir de la géographie contemporaine.

Mais une lecture attentive suggère en outre l'existence de « mouvances », au sens d'adhésions larges à des référentiels ou des champs de tension épistémiques, plus ou moins formalisés, en ce que leur structuration est bien moindre que les espaces produits par la notion lakatosienne de « programme de recherche », qui fait, pour sa part, référence à une structure forte canalisant des recherches. À l'intérieur de ces « mouvances », les chercheurs procèdent à des assemblages conceptuels adaptatifs – certes incommensurables, mais qui ne révèlent aucune incompatibilité stricte, puisque n'abandonnant jamais les sentiers de l'esprit scientifique – aptes à relever le défi posé par l'émergence de nouveaux objets de savoir et de nous faire progresser dans des directions qu'il est encore impossible d'anticiper entièrement. Ainsi, en plus d'être réflexifs et critiques, ces regards

de géographes sont encore prospectifs, concourant ainsi à la production d'une carte – évidemment partielle – de la géographie urbaine à venir.

Néanmoins, si le propos est prospectif, il n'en est pas pour autant divinatoire. Certes, le « monde change ». Le XXI<sup>e</sup> siècle promet d'être passionnant. Les villes se métropolisent. La question de la durabilité de leur système se pose avec acuité. L'habitabilité des territoires fait question. Mais quels sont les savoirs « inédits » que le géographe est appelé à métaboliser et mobiliser pour penser ce « réel » ? Quels sont, par suite, les « bricolages » méthodologiques inter- ou transdisciplinaires souhaitables ou au contraire vraisemblablement dommageables ? Le géographe urbain est-il inéluctablement appelé à une « hybridation des rôles » (Ben David, 1960 [1997]) pour que sa pratique disciplinaire se déploie adéquatement dans le champ des préoccupations sociétales ? Quels sont les concepts, les catégories de pensées et les « embrayeurs théoriques » et méthodologiques, les techniques qui s'offrent au chercheur pour opérationnaliser ses questionnements en cours de formulation ? Quels sont les champs ouverts au géographe urbain par l'acquisition de savoirs techniques qui ne lui sont pas encore familiers ? Ce foisonnement de questionnements anime les contributions rassemblées dans cet ouvrage. Il est néanmoins possible de les organiser en fonctions de trois axes qui pointent un devenir, trois champs qui architecturent ce volume.

## **Mouvances épistémologiques et catégories de pensée**

Plus que des « nouveaux » paradigmes, cet ouvrage esquisse en effet des « mouvances » épistémologiques, à l'intérieur desquelles s'établit un jeu qui mobilise le couple unité/diversité cher à E. Morin. Ces « mouvances » diffèrent de ce qu'on entend usuellement alors que l'on convoque la notion de « programme de recherche ». Un programme de recherche se développe autour d'un noyau dur d'hypothèses générales (qui constitue le motif génératif d'une empirie) articulée à une ceinture d'hypothèses « secondaires ». Selon I. Lakatos (1986 [1994]), un programme de recherche se doit d'être cohérent tout en autorisant la découverte de nouveaux phénomènes pour prétendre à être scientifique. La logique des « mouvances » est sensiblement différente, notamment parce que le désordre y est plus grand, la dynamique plus ouverte. En dépit de cette caractéristique, il est néanmoins possible d'y dégager une ligne de force qui organise les savoirs thématiques autour, non plus d'hypothèses, mais de

catégories de pensées. Une « mouvance » peut ainsi subsumer différentes manières de faire de la science et rendre parfois les résultats de chercheurs difficiles à comparer. Il reste que les chercheurs en question réfléchissent, fondamentalement, à partir des mêmes schèmes. La mobilisation de ces catégories de pensée à l'intérieur de « mouvances » produit ce que nous avons choisi d'appeler des *champs d'émergence*.

Le premier de ces champs dessine, entre les pôles de la relation et de la différence, les savoirs émergents relatifs à la complexité.

### ***Entre relation et différence : les savoirs émergents de la complexité***

La « mouvance » systémique, dans laquelle se reconnaît une partie de la recherche urbaine issue de l'analyse spatiale, introduit progressivement une nouvelle catégorie de pensée très en vogue dans divers domaines scientifiques : la complexité. D'origine latine, le mot provient de *complectere*, dont la racine *plectere* signifie tresser, relier. La complexité apparaît ainsi comme un ensemble d'éléments à la fois différenciés et associés de façon inséparable. Employé par des auteurs tels que H. Simon, K. Gödel, F. Varela, E. Morin, le mot, souligne R. Lewin (1994), est associé à des champs de savoir dont les objets d'étude sont les systèmes dynamiques non linéaires, adaptatifs, mais sensibles aux conditions initiales.

Pour D. Pumain (partie I) la complexité est un nouveau paradigme qui invite à reconsidérer nos catégories de pensée dans une perspective interdisciplinaire. La géographie urbaine contemporaine a étendu la notion de différenciation jusqu'à y inclure l'ensemble de relations spatiales – économiques, culturelles, politiques, etc. – entre des unités urbaines de dimensions et fonctions diverses dans une visée de compréhension de la complexité auto-organisée. Les villes sont ainsi représentées comme des milieux d'habitat dense, caractérisés par « une société différenciée, une diversité fonctionnelle, une capitalisation et une capacité d'innovation qui s'inscrivent dans de multiples réseaux d'interaction et qui forment une hiérarchie incluant des nœuds de plus complexes lorsqu'on va des petites villes aux plus grandes » (Pumain, *ibid.*).

Ensemble de composants en interaction, les villes, les agglomérations urbaines et les métropoles vivent au rythme de leurs réseaux. Les faits urbains peuvent ainsi être décrits à différents niveaux d'analyse comme des

structures organisées, connectées et connectantes. La notion d'interaction spatiale est venue préciser et éclairer la façon dont les systèmes urbains fonctionnent, se transforment et sont organisés en champs urbains polarisés par des lieux, qui sont des lieux d'exercice d'un pouvoir toujours relationnel. L'idée que la ville est un lieu de relation est l'argument de plusieurs théories de la ville. Soulignant l'existence de coûts de transaction dans tous les systèmes de relation, P. Claval (partie D) définit justement la ville comme un espace destiné à maximiser les interactions sociales. Sa fonction principale, dit-il, est celle d'être un « commutateur social » (Claval, *ibid.*). Mesure de la distance parcourue en un temps donné, la vitesse de communication constitue un élément structurant essentiel d'une scène urbaine qui se transforme rapidement sous l'impact des nouvelles techniques de transport et de communication.

Prolongeant la réflexion de P. Claval, C. Rozenblat (partie D) attribue une place de choix à l'étude des formes d'interaction entre les acteurs urbains. L'approche par les réseaux souligne la structure et la forme des relations entre les villes. Les citoyens sont désormais tributaires de nombreux réseaux qui souvent s'entremêlent et interagissent. Les besoins d'interconnexion des firmes renforcent le rapprochement entre fonctions stratégiques des entreprises et fonctions de gestion des métropoles. À leurs échelles respectives, les économies d'agglomération et de réseau constituent des facteurs majeurs de différenciation du champ urbain. Différence, relation et réseaux ont ainsi partie liée : l'interaction entre les acteurs est stimulée par la connectivité des réseaux et par la différenciation des espaces urbanisés. Celle-ci résulte des faits de relation. C'est le principe même de récursion systémique : les produits et les effets sont en même temps causes et producteurs de ce qui les produit. La ville peut ainsi être représentée comme une formation socio-économique autogénérative d'une multiplicité de dynamiques de localisation qui se constitue en la mettant en œuvre.

Les grands réseaux de maîtrise de la distance sont au cœur de l'émergence du processus de métropolisation et de différenciation sélective de la hiérarchie des centralités dont l'analyse doit être renouvelée par des études plus fines de la répartition des activités de services (D. Tuia, Ch. Kaiser) et la prise en compte de l'impact des nouvelles technologies de communication et information. B.J.L. Berry (1964) nous avait appris à représenter la ville autrement. Il nous propose ici un nouveau déplacement du regard en nous rendant attentifs aux impacts de la nouvelle

économie informationnelle et à ce qu'il appelle la « e-urbanisation ». « [L]'assouplissement des contraintes technologiques qui impliquaient une centralité » permettant aux citoyens états-uniens de réaliser ce que B.J.L. Berry conçoit comme leurs « prédispositions culturelles » – occasionnant par la même de nouvelles configurations spatiales. Celles-ci sont structurées par ce que l'auteur appelle – par analogie aux dimensions structurantes (selon L. Wirth, du moins) de la ville industrielle – la *e-échelle*, la *e-densité* et la *e-hétérogénéité*.

L'urbain apparaît ainsi comme un objet complexe et évolutif, caractérisé par des dynamiques incertaines et parfois contingentes, mais aussi comme un objet paradoxal dans ses structures et dans son fonctionnement. La ville est à la fois une et multiple, puissante et fragile. Centre de pouvoir économique, son autonomie est réduite car la surface limitée qu'elle occupe ne lui permet pas de produire la totalité de la matière et de l'énergie dont elle a besoin. Intégrative et ségrégative, elle réunit et divise. La pauvreté s'y loge au cœur de l'abondance. Concevoir la ville comme un système complexe, souligne encore D. Pumain, c'est ainsi concevoir l'ordre et le désordre urbain à la fois comme opposés et réunis pour l'auto-organiser. Mais à qui profite l'auto-organisation non institutionnalisée de la ville ? Comment harmoniser le désir d'urbanité et les logiques économiques qui s'y inscrivent de manière de plus en plus omniprésente ? La question fondamentale, précise L. Bourne (partie D), consiste à savoir si les transformations structurelles en cours nous conduisent à de nouvelles fractures économiques et sociales, à d'autres fragmentations politiques, à de nouvelles divisions spatiales ? Explorant les dynamiques récentes de l'urbain au Canada, il montre de quelle manière l'impératif d'efficacité de la nouvelle économie informationnelle et globalisée recompose et amplifie les différenciations spatiales à des échelles d'analyse multiples, effaçant dans le même mouvement des divisions géographiques historiques et fragilisant le contrat social canadien.

\* \* \*

Entre différence et relation, la ville apparaît comme une réalité dynamique et apprenante, capable de se réinventer à travers les rapports qu'elle cultive avec son passé et les anticipations qu'elle formule sur son futur. La complexité nous renvoie ainsi à la prise en compte de l'inscription des rapports sociaux dans plusieurs niveaux d'échelle spatiale et de la

contingence de transformations aux temporalités multiples. Des théoriciens de la dynamique des systèmes complexes, I. Prigogine et I. Stengers (1979 [1986]) nous ont justement incité à considérer l'histoire non pas comme une succession d'évènements révolus, mais comme un processus par lequel le temps transforme en un passé unique la multiplicité des avenir possibles. C'est sans doute vers une nouvelle bifurcation créative que nous appelle le concept de développement urbain durable.

### ***Entre temporalités et limites : les savoirs émergents de la durabilité***

Un deuxième champ de convergence esquisse, par l'intermédiaire des questions de temporalités et de limites, la durabilité comme un objet de savoir émergent. Un changement dans l'appréhension sociale du temps semble se dessiner, à partir des années 1970, dans les sociétés occidentales. De sorte que le XX<sup>e</sup> siècle est, explique F. Hartog (2003), celui « qui a le plus invoqué le futur, le plus construit et massacré en son nom, qui a poussé le plus loin la production d'une histoire écrite du point de vue futur ». Mais il est aussi, dit-il encore, celui qui « a donné l'extension la plus grande à la catégorie du présent : un présent massif, envahissant, omniprésent, mais aussi inquiet qui n'a d'autre horizon que lui-même ».

Ce que F. Hartog (*ibid.*) nomme « le présentisme » est une interrogation permanente et inquiète sur le temps présent. La lumière projetée depuis le passé vers notre futur est de plus en plus faible, considérée comme trompeuse ou vaine. Le futur n'est plus promesse ou principe d'espérance mais menace. D'un temps finalisé, eschatologique, libérateur, qui pointe fin et un renouveau (qu'il soit théologique, modernisateur ou révolutionnaire), on glisse à une conception cataclysmique (hantise de ressources épuisées, spectre d'une barbarie généralisée). La flèche du temps ne pointe plus vers une ouverture radieuse, mais se perd dans un voile d'incertitude. Elle désigne une ligne d'ombre menaçante, une limite que nous avons mis en mouvement et qui se dirige dans notre direction.

Ce changement de rapport au temps, de « régime d'historicité », s'exprime bien dans les problématiques relatives au développement urbain durable (Da Cunha *et al.*, 2005). À la confiance dans le « progrès » s'est substituée la conscience des limites temporelles mais aussi sociales et physiques de la croissance économique, le souci de sauvegarder notre monde, les

générations futures, nous-mêmes. Tel est le retournement fondamental de l'ordre du temps dans lequel s'inscrivent aussi les réflexions actuelles sur la ville durable comme réponse à l'émergence d'un nouveau régime d'urbanisation, « métropolitain », structure contemporaine des espaces géographiques mondialisés.

Le développement durable n'est pas comme le souligne H. Jonas (1979 [1999]) une nouvelle utopie mais une éthique du changement, un concept intégrateur et un principe d'action fondé sur la participation des acteurs à la définition des choix sociétaux et territoriaux. Mais comment envisager un nouveau champ des possibles dans un présent couvert de menaces ? Comment imaginer des stratégies de transition vers un développement urbain plus durable ? J.-P. Dupuy (2002) propose une méthodologie qui consiste à « obtenir une image de l'avenir suffisamment catastrophique pour être repoussante et suffisamment crédible pour déclencher les actions qui empêcheraient sa réalisation ».

Telle semble être aussi la démarche adoptée par Cl. Raffestin (partie II). La ville qui depuis les millénaires n'a pas cessé d'occuper une place toujours plus importante est, dit-il, en crise. Cette ville qui est en passe d'occuper tout l'horizon de l'histoire lui fait peur. Son développement semble « échapper à tout contrôle parce que nous n'avons pas su ou pas pu réussir, depuis deux siècles, à imaginer et à créer des mécanismes de régulation » (Raffestin, *ibid.*). Le débat de fond soulevé est celui de la maîtrise d'un conflit entre deux logiques historiquement situées : celle de la reproduction à long terme du vivant et celle de la reproduction socio-économique. C'est le conflit des temporalités de reconstitution du capital naturel et du capital économique. Conflit entre un temps des décisions économiques bref, contracté, rapide, rythmant la reproduction des cycles économiques et un temps écologique, long, dilaté, lent qui est celui de reproduction des cycles biogéochimiques. La limite, la frontière et la règle apparaissent alors, explique Cl. Raffestin, comme des mécanismes collectifs d'arbitrage entre ces temporalités conflictuelles, constitutifs d'un nouvel équilibre éco-bio-anthro- logique. En deçà de ces limites, la culture, les cultures, sont convoquées pour gérer le conflit de temporalités, réguler les coûts économiques, sociaux et environnementaux, augmenter les niveaux d'autonomie des populations, inventer aussi des nouvelles « matrices urbanistiques » (Raffestin, *ibid.*).

Inventions humaines, les villes constituent des miroirs du changement. Les espaces urbains sont au cœur des processus de globalisation, de transformation technologique et de recomposition économique et sociale des territoires. Stade nouveau de la territorialisation des espaces par les sociétés, les métropoles constituent, pour J.-P. Ferrier, les formes émergentes d'une réalité nouvelle. Comment, s'interroge-t-il, l'entreprise de connaissance géographique du monde actuel ne prendrait-elle pas acte des transformations qui bouleversent les villes et les campagnes de tous les territoires du monde ? Comment pourrait-elle se refuser à y reconnaître un moment unique de l'histoire du monde, l'émergence d'une nouvelle époque ? Il appelle ainsi à la « construction d'une théorie géographique de la métropolisation capable de rendre compte du système technospatial qui génère la réalité géographique actuelle, hautement productive et attractive, mais aux conséquences humaines et environnementales trop souvent dramatiques et inquiétantes pour l'avenir ». Une théorie de la métropolisation qui devrait dépasser les désespérances du maldéveloppement et nous ouvrir à une anthropogéographie renouvelée capable d'interroger les formes urbaines émergentes autant que nos pratiques et représentations, d'interpeller ce que Th. Paquot (2006) appelle l'« urbanisme indécent », de croiser les attentes contemporaines dans les domaines de la justice sociale et de la qualité des lieux, de penser le « contrat géographique » dans la perspective d'une « habitation durable des territoires ».

L'ordre de l'espace est indiscutablement lié à l'ordre du temps. Dynamiques multiscalaires, temporalités et discontinuités sont des notions qui émergent au cœur des préoccupations relatives à la « durabilité des espaces urbains ». Les changements déjà évoqués du « régime d'urbanisation » métropolitain annoncent des bouleversements dont le rythme, la complexité et les risques appellent à un renouveau de la pensée urbanistique. Explorant les grandes temporalités de la ville à travers une re-lecture des « révolutions urbaines », un groupe de jeunes chercheurs lausannois (B. Bochet, Y. Bonard, J.-Ph. Dind, M. Thomann) propose une réflexion sur les enjeux de l'urbanisme durable. Nouvelle matrice cognitive, plus que simple effet de mode, la « durabilité » annonce la nécessité d'une claire redéfinition de notre rapport à l'espace urbain, d'un nouveau « contrat urbain » relevant de trois volontés : remettre la ville en forme, retrouver l'échelle locale, donner sens à la ville. Projeter, faire du futur un présent, intégrer, articuler et solidariser les espaces urbains sont les maîtres mots d'un urbanisme d'anticipation soucieux de la qualité de la ville, à la recherche d'une nouvelle manière de faire société et d'habiter le territoire urbain.



Ces mêmes préoccupations orientent la réflexion de H. Reymond à la recherche d'une « géographie humaine environnementale » ouverte sur une pratique pluridisciplinaire capable de penser « l'évolution urbaine émergente ». Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, explique-t-il, « les conditions offertes et imposées par l'appareillage de la planète se sont totalement modifiées sans que l'urbanisation y réponde autrement que par la croissance en surface et la multiplication des villes millionnaires », dont les métabolismes imparfaits conduisent à une amplification sans précédent de l'empreinte écologique. De moins en moins résilients, les systèmes urbains contemporains dépendent des « fournitures distales » et des aléas climatiques, sociaux, géopolitiques, sanitaires qui peuvent interrompre la régularité des flux de ravitaillement. On comprend alors, souligne H. Reymond, la nécessité d'organiser « un sous-système régional de production-distribution alimentaire », sous la forme émergente de ce qu'il appelle « un parc urbain », localement contrôlé, « pour mettre à l'abri le mieux possible les villes des surprises techniques ou biologiques de l'hypermobilité » dans une perspective de développement durable.

En phase avec l'inquiétude croissante du monde, une mouvance géographique émergente se montre ainsi de plus en plus sensible aux enjeux environnementaux des mutations urbaines. Mais il s'en faut que le thème ait été pleinement intégré, à sa juste importance, dans les préoccupations des concepteurs et des décideurs. La contribution de J.-P. Gaudin constitue justement un plaidoyer pour une nouvelle géographie active, « impatiente d'être utile », directement inspirée par des priorités politiques, cherchant à fournir des réponses aux problèmes sociaux, économiques, environnementaux. Qu'est-ce, en effet, que les politiques peuvent attendre des chercheurs ? Est-ce que les chercheurs ont envie d'être des citoyens engagés ? Et que peuvent-ils faire dans une société qui n'a plus confiance en ses propres innovations ? Tel est le questionnement ouvert par J.-P. Gaudin dans une réflexion qui met en perspective l'histoire des savoirs relatifs à la décision publique et l'action. Si le volontarisme public, dit-il, « reste aujourd'hui tourné vers l'avenir, il a changé peu à peu de registre depuis que les certitudes sur le progrès se sont effilochées » (Gaudin, *ibid.*). Le public est de plus en plus invité à participer dans des scènes de débat plus ou moins formalisées et dans des dispositifs organisés par toute une « ingénierie du débat » visant à activer « l'intelligence collective », mais aussi à encadrer les processus de consultation et de délibération. Les risques d'instrumentalisation sont ainsi réels. Comment les déjouer sinon par un approfondissement du débat sur

les articulations entre démocratie représentative et formes de participation, entre savoir expert et savoir ordinaire, entre référentiels cognitif et normatif de l'action collective. Débat que la perspective durabiliste tend à initier, par l'intermédiaire d'un « espace public » investi par un agir éthique et communicationnel, travaillant à la rencontre d'acteurs géographiques porteurs de représentations et animés d'intentions parfois conflictuelles.

À quels univers cognitifs et normatifs les acteurs se réfèrent-ils lorsqu'ils s'engagent dans l'action et se confrontent les uns aux autres ? P. Villeneuve, C. Trudelle et M. Pelletier montrent justement, à l'aide d'une démarche empirique, comment « les débats, controverses et conflits qui prennent place entre acteurs urbains font évoluer la ville » (Villeneuve, Trudelle, Pelletier, *ibid.*). L'étude, sur une période de trente-cinq ans, de conflits urbains sis dans l'agglomération de Québec, apporte une réponse (modérément) optimiste à une partie des questions posées par J.-P. Gaudin. Le développement de formes de solidarité active et l'établissement de formes participatives de gouvernance ont pu être renforcés par des structures d'intervention communautaire constituées à l'échelle du quartier et au sein desquelles les femmes ont joué un rôle majeur. L'espace habitant, soutiennent les auteurs, a pris progressivement le pas sur l'espace machine. L'élargissement démocratique, implicite dans le passage de la notion de « gouvernement » à celle de « gouvernance » peut constituer un facteur fort de l'humanisation de l'espace urbain, de prise en compte des demandes et des valeurs des habitants dans le cadre d'un urbanisme de proximité. La culture du débat citoyen, l'ouverture de lieux de communication offrant un espace de déploiement de controverses et de confrontation de stratégies discursives plus ou moins ancrées dans des valeurs profondes, forment des éléments clés du processus d'humanisation des villes.

\* \* \*

Penser le changement urbain dans une perspective de développement durable. Tel est ainsi le point de convergence, qui définit l'unité intime des différentes contributions réunies dans cette partie, comme s'il s'agissait d'une seule et unique pensée en constante reformulation. Une pensée qui nous renvoie aux quatre thèmes spécifiques, qui selon A. Buttimer, requièrent aujourd'hui l'attention : le développement durable en milieu urbain et le développement de pistes de recherches transdisciplinaires, construites de façon à mettre en valeur les interactions entre les aspects

humains et biophysiques des questions environnementales, la diversité culturelle dans les villes européennes, l'identité humaine et le milieu. Les conséquences écologiques et sociales de l'urbanisation accélérée constituent un souci d'ordre mondial, de sorte que nos modes de vie doivent impérativement prendre acte du caractère limité des ressources biophysiques de la Terre. Quant aux géographes, il leur faut – estime A. Buttimer – interroger les forces et les faiblesses de leur savoir disciplinaire, questionner leur pertinence du point de vue de la durabilité de nos modes de vie, en réfléchir le sens.

### ***Entre sens et intention : les savoirs émergents de l'identité***

Les villes s'étendent ; elles s'étalent. L'urbanisation s'amplifie et s'accélère. L'urbain apparaît comme une réalité planétaire complexe, évoluant à la frontière entre l'ordre et le chaos, incertaine, inachevée et imparfaite. Entre relation et différence, les savoirs émergents de la complexité permettent de rendre plus intelligible la diversité des figures de l'urbain, à travers la description de la différenciation de ses formes, la diversité de ses fonctions, l'enchevêtrement de ses structures, la pluralité de ses usages sociaux et de ses dynamiques. Un changement de rapport au temps, une nouvelle conceptualisation des limites stimulent l'avènement progressif d'un souci de durabilité dans nos formes d'habitation des territoires. Or, si les questions concernant la gestion des ressources environnementales et la qualité de vie des citoyens sont aujourd'hui majeures, celles relatives à l'intégration culturelle, aux revendications identitaires, à la manière dont les interactions sociales forment la conscience que les individus ont d'eux-mêmes prennent une importance significative dans le champ des savoirs émergents de la géographie sociale et culturelle contemporaine. Situé à l'articulation de deux notions clefs (le sens et l'intention) de la pratique géographique de ces trente dernières années, ces questionnements dessinent ici un troisième et dernier champ, celui de l'identité.

Dans leur appropriation quotidienne de la ville, leur pratique des « univers » urbains, les acteurs géographiques, qu'ils soient individuels ou collectifs, mobilisent un espace doté de sens et de significations – une « interface constat/norme » (Piveteau, 1996 : 71), qui enregistre des affectations auxquelles on se réfère ensuite pour agir. Mais les actions de

ces acteurs modifient simultanément cette interface, dans une logique qui correspond aux modèles issus des théories structurationalistes, en ce que le territoire s'y fait à la fois produit et producteur, habilité et habitant. De même, l'intentionnalité de l'acteur géographique est productrice de formes spatiales, en même temps qu'habitée par ces formes spatiales.

Si l'*espace* urbain est produit et producteur d'identité, c'est qu'il est *territoire*. Que des hommes, des sociétés l'ont habité, doté d'une épaisseur existentielle. Que d'autres hommes, d'autres sociétés l'ont investi ; qu'ils ont travaillé et reconfiguré à leur tour cette épaisseur. Or, on le sait, la ville est un puissant médiateur de la mémoire individuelle et collective (Halbwachs, 1950 [1997]). En ville, la *multiplication* des signes et des symboles, la *concentration* d'autres existences accentue ce « colportage de l'espace » que W. Benjamin (1927/1934 [2000] : 436) considérerait comme un attribut de la modernité. Le colportage consiste à « percevoir simultanément tout ce qui est arrivé potentiellement dans [un] seul espace. L'espace lance des clins d'œil [...] : de quels événements ai-je bien pu être le théâtre ? » (*ibid.* : 437). De sorte que si l'espace mobilise une mémoire collective, il active aussi un « imaginaire rétrospectif » (Ducret, 1993.) Dans cette tension entre passé-présent-avenir, le sens attaché à l'espace-temps du lieu permet qu'un moment de « subjectivation », caractéristique d'une intentionnalité au sens phénoménologique, s'élabore. Et la possibilité est ainsi donnée au sujet tant individuel que collectif d'*advenir*, dans un « travail de reprise et d'arrachement » (pour détourner une belle expression de Collin, 1990), par lequel il s'approprie des attributs, en réorganisant les agencements spécifiques et la signification.

De fait, ce qu'offre la ville, ce sont des lieux d'ancrage identitaire qui sont potentiellement des lieux où l'identité peut se fluidifier. On se souvient que Louis Wirth affirmait, en 1938 déjà, qu'en ville, « aucun groupe en particulier n'a l'allégeance exclusive d'un individu » (Wirth, 1938 [1995] : 272). Cette caractéristique a pour conséquence que la grande ville offre à un sujet mobile un spectre de personnalités. L'habitant s'y déplace ; il va d'un « nous » territorialisé à un autre ; il se comporte de telle manière ici, de telle autre ailleurs. Et son identité s'articule le long de ces coalescences passagères, conduisant à ce que l'homme urbain est, au gré de ses pratiques, « ondoyant et divers » (Montaigne, cité par Laplantine, 1999 : 78). La ville, l'urbain (au sens où il est toujours un peu une figure de l'étranger), autorisent une totalisation de l'expérience (Matthey, 2006).

Ainsi, le sens et les significations archivés par les territoires urbains sont des éléments de constitution d'identités toujours-déjà labiles. I. Schnell, M. Denan, S. Gilboa, mobilisant la figure contemporaine du flâneur, s'intéressent ainsi à la manière dont une subjectivité plurielle s'élabore dans les interactions environnementales et les micro-rituels interpersonnels des *malls* du capitalisme avancé, rejoignant en cela certaines des intuitions de W. Benjamin (cf. *supra*) dans son interrogation de la ville moderne. Le consommateur contemporain n'est pas si éloigné du flâneur benjaminien. Tous deux sont fascinés et effrayés par les espaces peuplés de la grande ville et des aires urbaines – et donc inexorablement attirés par ces lieux de densité et d'activités. Tous deux quêtent une excitation et la possibilité de développer des mises en scènes différencielles de soi, de s'imaginer des vies alternatives parmi des visages « étrangers ». Par contre, remarquent les auteurs, le poids des équipements spatiaux s'est significativement accru entre les débuts de l'ère moderne et la période actuelle : « In a society in which episodic and fleeting encounters are a fundamental practice of public space, commodities have become important props in the game of identity formation. The testing of commodities in front of friends and strangers has become an integral element of the ways in which individuals express their lifestyles and symbolize their sense of identification with reference groups or ideas, at least until the next game. » (Schnell, Denan, Gilboa, *ibid.*). L'espace intervient ici non plus en tant que support d'action ou de mise en jeu, mais comme un élément actif de symbolisation identitaire, comme un acteur de la démultiplication personnelle de l'homme des foules : « The result is a game in which actors play with a multitude of identities, committing themselves over seriously to none of them, but still expressing a statement about themselves to the anonymous crowd. » (*ibid.*).

Ce même mouvement d'une identité en constante reconfiguration se manifeste à un autre niveau (celui du groupe) dans la contribution de D. Ley et L. Baettie. Les auteurs montrent en effet comment, au Canada, les églises communautaires allemandes se sont progressivement ouvertes au multiculturalisme urbain à mesure que leurs paroissiens glissaient d'une identité européenne à une identité canadienne. Par le passé, les congrégations allemandes ont permis à leurs membres de s'établir au Canada en facilitant les aspects pratiques de cette installation (logement, travail...) et en favorisant ce que nous appellerons un « enracinement sans déracinement », en ce qu'elles constituaient un bastion culturel et identitaire ; elles accueillent aujourd'hui, dans leur mission d'évangélisation, des populations hétérogènes et non germaniques qui constituent le gros

des nouveaux arrivants en pays canadien. Il apparaît ainsi que les églises communautaires, qui ont été un élément fort de sémantisation des territoires, de reproduction d'une identité culturelle, constituent simultanément un facteur important d'intégration.

Empruntant une porte d'accès thématique identique (celle de la religion), A. Germain, L. Liégeois, H. Hoernig mobilisent cette triade notionnelle sens-intention-identité en interrogeant la reconfiguration de l'espace public de nos villes. Nos métropoles se transforment. Des « brassages socio-culturels [...] induisent de nouvelles interrogations » (Germain, Liégeois, Hoernig, *ibid.*). De nouveaux lieux de culte modifient nos paysages urbains. Aussi, quel sens donner à ce que, selon nous, la modernité occidentale, notamment celle des Lumières, a construit comme le lieu d'avènement d'un Homme nouveau qui, débarrassé des signes extérieurs d'appartenance communautaire, travaillerait à la construction intersubjective d'un à-venir ? Quel sens donner à ce que la modernité occidentale a construit comme le lieu de production d'une identité, celle de l'individu-citoyen émancipé des codes communautaires anciens ? En réponse, les trois auteurs font le projet d'un rôle nouveau, celui non plus d'une assignation identitaire, mais d'une gestion, qui ne cherche pas l'asepsie, de la diversité. « En poussant plus loin la réflexion, il nous paraît essentiel que cette intervention ne cherche pas, comme les tendances actuelles le montrent, à éradiquer le caractère frictionnel des interactions sociales, mais au contraire à rendre possible le processus transactionnel » (Germain, Liégeois, Hoernig, *ibid.*).

P. Petsimeris et S. Ball poursuivent à leur manière cette interrogation. Les deux auteurs inscrivent leur contribution dans le cadre des débats britanniques sur le multiculturalisme et la ségrégation raciale qui ont suivi les émeutes urbaines de 2001 et les attentats de juillet 2005. Ils attirent notre attention sur les risques liés à une focalisation sélective sur les processus de ségrégation en les considérant d'un seul point de vue ethnique ; ils montrent comment les discours se sont déplacés « du besoin de renouveler le sens de l'identité britannique », « vers des tentatives d'identifier les et de répondre aux besoins des groupes les plus défavorisés ». Ils répondent, au travers du cas londonien, à la question de savoir s'il s'agit de planifier une ville cosmopolite ou une cité des communautés, questionnant le sens d'un projet urbain, l'intention de ses acteurs, les déclinaisons identitaires (ethnies, classes) qui les traversent dans la production de ce que L.S. Bourne appelle un « contrat social revisité » (cf. *supra*).

Les espaces, les territoires ne sont jamais abstraits de sens, de signification. Les tendances décrites et analysées tant par A. Germain, L. Liégeois, H. Hoernig, que par P. Petsiméris et S. Ball interrogent les fondements de notre urbanité. « [L]a ville est le tombeau de toutes communautés et le terreau de la société des individus » rappelle J. Lévy (évoquant N. Elias). La ville est ce lieu particulier d'invention où l'on peut se distancier de codes communautaires hérités pour « choisir » ses affiliations. Un lieu qui protège la différence, en allouant une prime à l'originalité. Un lieu caractérisé par la concentration d'une « multitude de réalités » entre lesquelles il est possible de circuler, d'aller et venir dans une conception élargie de l'identité et de ses repères spatiaux, marqueurs territoriaux. C'est ainsi que la ville se pose comme « une alternative au sacré » (Lévy, *ibid.*) : l'urbanité consiste intrinsèquement dans le projet d'une émancipation, dans une condition humaine qui se dépasse elle-même. À la lecture de ce qui précède, notamment de la contribution de I. Schnell, M. Denan et S. Gilboa, cette thèse mérite d'être discutée et radicalisée. La ville et l'urbain ne constitueraient-ils pas une des conditions de production du sujet moderne occidental en tant que subjectivité auto-transcendante ? en tant que subjectivité animée du désir de s'engendrer soi-même en choisissant ses pairs ? La question reste ouverte, mais elle doit inviter à la vigilance dès lors que nous théorisons un objet qui appelle l'activation de catégorèmes dont l'évidence nous conduit parfois à oublier l'inscription socio-historique et culturelle.

D. Retailé et O. Louiset (partie III) incitent à nous méfier de nos catégories culturelles dès lors qu'il s'agit de « penser l'espace pour lire le monde » (Lévy, 2000). Il se pourrait en effet que nos catégories soient inefficaces dès lors qu'il s'agit de réfléchir des réalités autres, des mondes urbains étrangers. Les deux auteurs réfléchissent ainsi par l'exemple à la difficulté d'appréhender une ville hors de nos catégories culturelles – tel le plan ou notre conception exocentrée de l'urbanité. Mais ils nous conduisent surtout à mieux comprendre, par comparaison, notre être en ville et l'être urbain. En effet, qu'est-ce que la ville ? Qu'est-ce que l'urbain ? En quoi consiste-t-ils ? Sont-ils dans une forme ou une qualité ? Dans le plan ou l'urbanité ? Vieille question qui a justifié beaucoup d'ouvrages, entre pratique de différenciation<sup>2</sup> et crise de lisibilité<sup>3</sup>. La ville

---

2 À un intérêt supposé classique pour la morphologie s'opposerait une attention accrue pour la complexité de forme, qui signifierait, elle, une approche nouvelle.

3 Cf. par exemple *Le règne de l'urbain et la mort de la ville* (Choay, 1992).

et l'urbain relèvent de configurations sociospatiales dont le principe est d'organiser la rencontre du proche et du lointain (Lefebvre, 1974 : 203), qu'on parle de distance sociale ou métrique. « La ville, c'est ce qu'on partage » (Chemotov, 1996). « Le géographe comme l'habitant l'apprennent là : et c'est cela qu'ils vont appeler "ville", la jonction d'une grande diversité (que l'on dit ici tribale et ethnique) autour de quelques lieux de négociation et d'arbitrage : des maisons. Le marché qui est une invention coloniale n'en est que la part devenue la plus visible. Et le quartier de l'administration d'aujourd'hui reste isolé comme un doublon de l'ancien quartier militaire colonial. Heureusement, finalement, que le plan n'existait pas d'abord. Il aurait conduit à prendre la ville par sa forme matérielle : l'âge des établissements, leur disposition, leur densité selon des mesures géo-référencées, bien propres à la modélisation, mais si éloignées de leur signification. » (Louiset, Retaillé, *ibid.*).

M. Gravari-Barbas nous entraîne sur un terrain sensiblement différent bien que l'on y perçoit des résonances aux thèmes abordés ci-dessus. À l'heure en effet où « la fête fait culture » (pour reprendre un aphorisme de M. Maffesoli [1997]), où des sujets individualisés fusionnent périodiquement dans des « nous » éphémères et électifs, les faits et espaces festifs constituent des facteurs forts de construction des identités ; que ce soit au niveau personnel ou des villes elles-mêmes, dès lors qu'il leur faut se rendre identifiables, dans un réseau de villes en concurrence. La fête se pose ainsi comme un médiateur de la connaissance des ressorts de la ville et l'urbain.

\* \* \*

Ces trois champs d'émergence ne relèvent pas d'un régime qui serait celui de la « rupture épistémologique ». Encore une fois, ils s'inscrivent dans une durée, mobilisent une histoire disciplinaire qui ne peut se concevoir que dans ses rapports aux sciences en général et à la société au sens large. Les savoirs relatifs à la complexité se construisent depuis une trentaine d'années (Thibault, 2001). La durabilité émerge depuis les années 1970. L'identité est une problématique d'actualité depuis vingt à trente ans (Di Méo, 2007). Une émergence est toujours un processus. L'intéressant néanmoins est que les contributions rassemblées ici donnent l'occasion d'une archéologie des catégories de pensée mobilisées dans la construction de ces nouveaux objets de savoirs. C'est en cela que cet



ouvrage offre l'opportunité d'une cartographie critique et prospective de nos savoirs sur la ville et l'urbain.

C'est en cela encore que cet ouvrage constitue un hommage à celui qui dans son parcours scientifique au gré des paradigmes émergents de la Nouvelle géographie n'aura eu de cesse d'être réflexif et critique, de consteller ses « itinéraire(s) » (Consinschi, partie IV) de « questions à la géographie urbaine » (Bailly, partie IV), s'attachant parfois à « viser les marges pour atteindre l'essence » (Berthoud, partie IV).

Cette ouvrage s'achève sur deux textes dont le propos est plus spécifiquement celui de la construction des connaissances scientifiques (Davies, partie V), et de l'émergence des savoirs (Berthoud, partie V). Ils constituent ainsi une ouverture épistémologique vers d'autres thématiques que celle de la ville et de l'urbain, marquant ainsi la volonté de ne pas conclure.

## Bibliographie

- Bachelard G., 1934 (1978), *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF.
- Ben David J., 1960 (1997), « Rôles et innovations en médecine », in Ben David J., *Éléments d'une sociologie historique des sciences*, Paris, PUF.
- Berry B.J.L., 1964, « Cities as systems within systems of cities », *Papers of the Regional Science association*, n° 13, pp. 147-163.
- Benjamin W., 1927-1934 (2000), *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf.
- Bourdieu P., 1986 (2002), « L'illusion biographique », Bourdieu P., *Raisons pratiques : Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, pp. 81-89.
- Collin F., 1990, « Ces études qui sont pas "tout" : Fécondité et limites des études féministes », *Les cahiers du Grif : Savoir et différence des sexes*, n° 45, pp. 81-93.
- Da Cunha A. et al., 2005, *Enjeux du développement urbain durable : Transformations urbaines, gestion des ressources et gouvernance*, Lausanne, PPUR.
- Di Méo G., 2007 « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles*, n° 1 [<http://metropoles.revues.org/document80.html>].
- Ducret A., 1993, « L'arbitraire du digne », in GOSSELIN Georges (éd.), *Les nouveaux enjeux de l'anthropologie*, Paris, L'Harmattan, pp. 115-126.
- Dupuy J.-P., 2002, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil.

- Ferrier J.-P., 2003, « Territoire », in Lévy J., Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 912-917.
- Halbwachs M., 1950 (1997), *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- Hartog F., 2003, Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps, Paris, Seuil.
- Jonas H., 1979 (1999), *Le Principe Responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Flammarion.
- Kuhn T.S., 1962 (2000), *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- Kuhn T.S., 1990, *La tension essentielle : tradition et changement dans les sciences*, Paris, Gallimard.
- Laplantine Fr., 1999, *Je, nous et les autres : Être humain au-delà des appartenances*, Paris : Le Pommier-Fayard.
- Ladrière J., 1995, « Sciences et discours rationnel », *Encyclopaedia universalis*, Paris, *Encyclopaedia universalis*, vol. 20.
- Lakatos I., 1986 (1994), *Histoire et méthodologie des sciences*, Paris, PUF.
- Lemoigne J.-L., 1994, *Le constructivisme*, TI. Les fondements, Paris, ESF.
- Levy J., 2000, *Le tournant géographique : penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin.
- Lewin R., 1994, *La complexité : Une théorie de la vie au bord du chaos*, Paris, InterÉditions.
- Ley D., Samuels M.S., 1978, *Humanistic Geography : Prospects and Problems*, London, Crom Helm, pp. 22-40
- Maffesoli M., 1997, interviewé par Spire A., dans *Staccato*, France Culture, émission du 4 décembre.
- Matthey L., 2006, *Le quotidien des systèmes territoriaux : Lecture d'une pratique habitante*, Lausanne, Université de Lausanne, Thèse de doctorat en géographie, 2006.
- Mauss M., 1923-1924 (1995), « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in Mauss M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, pp.143-279.
- Mills C.W., 1959 (1997), *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte.
- Piveteau J.-L., 1996, « Notre territorialité n'est-elle pas essentiellement masculine ? », *Géographie et cultures*, n° 20, pp. 69-80.
- Prigogine I., Stengers I., 1979 (1986), *La nouvelle alliance : Temps, chaos et les lois de la nature*, Paris, Gallimard.
- Raffestin Cl., 1983, « L'imagination géographique », *Géotopiques*, Universités de Genève et Lausanne, tome 1, pp. 25-44.
- Thibault S., 2001, « Complexité », in Lévy J., Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 188-190.
- Watzlawick P., 1988, *L'invention de la réalité : Comment savons-nous ce que nous croyons savoir ?*, Paris, Seuil.
- Withr L., 1938 (1990), « Le phénomène urbain comme mode de vie », in Grefmeyer Y., Joseph I. (éds.), *L'École de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Aubier, pp. 255-281.